

Surakarta sogar den Ruf einer “Terroristenstadt” hat, weil eine beträchtliche Anzahl von äußerst aggressiven und extremistischen islamistischen Splittergruppierungen dort ihren Sitz hat; ihre Vertreter kommen jedoch in diesem Buch nicht selbst zu Wort. Dennoch ist ihre Stimmgewalt in der Öffentlichkeit nicht zu überhören.

Es ist lobenswert, dass die Aussagen der Informanten ausgiebig zitiert werden, wobei zur Überprüfung die Originaltexte in den Fußnoten wiedergegeben werden. Diese Fallstudie bietet somit eine reiche Dokumentation. Das Buch hätte jedoch unbedingt stark gestrafft werden müssen: Das starre Raster mit den ständigen Wiederholungen ist ein richtiges Ärgernis. Komplette Abschnitte werden wörtlich wiederholt und dieselben Textbausteine wurden deshalb in jedem Kapitel wieder schablonenhaft eingefügt. Störend ist auch, dass auf die Zitate dauernd recht mechanisch völlig überflüssige paraphrasierende “Erklärungen” folgen: “Here the speaker described that ...”; “This text shows ...”; “In that text the participant described ...” usw. Die Zitate bzw. Paraphrasen darf man daraufhin in den nachfolgenden Analysen noch einmal lesen, man liest also die Aussagen insgesamt (mindestens) dreimal.

Als Muttersprachler war Suhadi selbstverständlich keinen Interpretationsschwierigkeiten ausgesetzt. Wenn nötig, erklärt er sehr hilfreich seine Übersetzungen noch zusätzlich, z. B. *bahaya laten* oder “latente Gefahr” als Andeutung für den verpönten Kommunismus (144, 199). Die Übersetzungen “I played in his house” (69) und “I played inside the house” (91) muten allerdings komisch an: Das Verb *main* kann zwar “spielen” bedeuten, aber *main di rumah* (wörtlich “zu Hause spielen”) ist einfach eine idiomatische Redewendung (“bei jemandem vorbeischaun”). Das Wort *oknum* (durchgängig falsch als *ocnum* geschrieben) bedeutet tatsächlich “individual” (133, 151, 212), ist aber meistens (so wie auch hier) abwertend konnotiert, weshalb englische Wörterbücher auch “shady character, bad person, rogue; thug” angeben. Es gibt nur einen einzelnen jungen islamischen Aktivist, der zwischen dem politischen und rituellen Bereich der Scharia unterscheidet (125, 150), später im Buch heißt es aber, “Muslims [Plural] distinguished ...” und sogar “In general Muslims rejected Syariah as a political system and advocated its ritual ... aspects” (153; siehe aber auch 209).

Suhadi versteht sich nicht als “objektiver” Beobachter: Er möchte mit seinem Buch die christlich-islamische Verständigung in seinem Land vorantreiben. Dieser fromme Wunsch mutet vielleicht sympathisch an, aber Suhadi versteigt sich zu der bemerkenswerten These, dass “because religions are so important in Indonesia, religions and religious institutions help to overcome societal problems” (40). Hier werden einige Leser vielleicht aufhorchen, weil sie wahrscheinlich vielmehr der Ansicht sind, dass der religiöse Faktor zumindest mitverantwortlich für die Probleme in der indonesischen Gesellschaft gehalten werden könnte. Als gläubiger Religionswissenschaftler verspricht Suhadi sich jedoch viel von der positiven Rolle der Religionen und lehnt als bekenntnisorientierter indonesischer Muslim den methodologischen Atheismus der westlichen

Religionswissenschaftler grundsätzlich ab (40), weil “[i]n Indonesian context, religious study mainly is not ‘objective’, but engages in social engineering” (241). Auf diese Weise also wird eine kritisch-distanzierte Auseinandersetzung mit dem Phänomen der Religion absichtlich aufgegeben – für eine bessere Welt, versteht sich. Zu fragen wäre allerdings noch, ob das Streben nach Harmonie, das in Java als ersöhntes Ideal angesehen wird, den Blick auf die raue Wirklichkeit hier nicht verstellt und Unerwünschtes lieber unbeachtet lässt.

E. P. Wieringa

**Viti, Fabio** : Travail et apprentissage en Afrique de l’Ouest. Sénégal, Côte d’Ivoire, Togo. Paris : Éditions Karthala, 2013. 311 pp. ISBN 978-2-8111-1029-1. Prix : € 27.00

Le livre de Fabio Viti, “Travail et apprentissage en Afrique de l’Ouest”, constitue la somme d’une recherche conséquente, tant du point de vue des enquêtes de terrain, menées principalement au Sénégal, en Côte d’Ivoire et au Togo, qu’au regard de l’investigation théorique. L’auteur s’inscrit dans le champ de l’anthropologie du travail. Il s’intéresse aux formes de domination et aux liens de dépendance que peuvent connaître les apprenti(e)s d’un ensemble varié de métiers artisanaux.

Six chapitres découpent le livre. Ils sont associés deux à deux et forment selon l’auteur des “cercles concentriques”. Les deux premiers abordent d’un point de vue théorique les notions de travail et de dépendance. Est proposé un long historique de l’élaboration de la notion de travail en Occident pour aboutir principalement à l’idée (56) que tous les traits qui permettent de parler d’une “société du travail” sont peu présents en Afrique. Pour la notion de dépendance, le point de départ se trouve dans les rapports interpersonnels qui, ainsi caractérisés, marquent les sociétés précapitalistes, africaines ou autres. La dépendance est envisagée comme un phénomène universel, présente dans toute structure sociale (58). Toutefois, en argumentant en faveur d’un maintien des “solidarités précédentes” (82) – donc des rapports de dépendance, l’auteur en vient à conclure (94) qu’il ne pense pas que la modernité se soit définitivement installée sur le continent.

Les chapitres suivants, plus centrés sur la littérature anthropologique de l’Afrique de l’Ouest, présentent certaines tendances, passées ou présentes, du travail en Afrique, qu’il soit salarié ou non. S’intéressant d’abord au travail non salarié, l’auteur revient sur différentes monographies marquantes et s’intéresse à certaines organisations productives précoloniales puis aux formes du travail durant la colonisation. Il passe ensuite en revue différentes modalités de travail non salarié, passées ou présentes, d’ampleur locale ou plus large. Le quatrième chapitre donne l’occasion de se rapprocher davantage des enjeux premiers du livre puisque, en ce qui concerne le travail salarié et informel, l’auteur en vient à aborder la situation dans les pays sur lesquels il se focalise prioritairement.

Enfin, les deux derniers chapitres constituent le centre du propos, restituant les recherches de terrain effectuées.

Y sont détaillées les étapes de la formation dans les pays concernés et ainsi que les relations hiérarchiques dans les lieux où ils se déroulent. Cette dernière partie du livre est incontestablement la plus intéressante. Les conditions d'apprentissage de différents métiers artisanaux sont présentées pour chaque pays, aussi bien pour des métiers masculins que féminins. Le chapitre cinq s'intéresse au processus de la formation tandis que le chapitre six détaille les enjeux de relations quotidiennes sur le lieu de travail, les formes de rémunération et les possibilités d'acquisition d'une autonomie. L'écriture prend la forme d'une synthèse des enquêtes réalisées et le style varie parfois dans le formalisme sociologique, mais l'on sent une véritable qualité dans la recherche ethnographique. Ces deux chapitres constituent un apport certain pour appréhender un monde où la parole circule difficilement quand il s'agit d'aborder les sujets sensibles. Les dernières pages (260 ss.) constituent un bilan tout à fait d'à-propos avant d'aborder la conclusion où l'apprenti est finalement envisagé comme un "travailleur parfait" (274), étant donné les multiples formes d'exploitation dont il fait l'objet et le peu de marges de manœuvre dont il dispose pour améliorer sa situation.

Pour l'anthropologue qui s'intéresse aux problématiques relatives au travail, de surcroît en Afrique, l'annonce de la parution du livre de Fabio Viti n'a pu être reçue qu'avec enthousiasme. Ce sont toutefois des impressions tout à fait différentes qui en jalonnent la lecture. Difficile, en effet, de considérer que le volume du texte joue en faveur de son propos. Les premiers chapitres sont de longs récapitulatifs d'éléments connus sur l'histoire occidentale du travail, de longs passages en revue d'une littérature ethnologique ou historique, semblant presque présentée par souci d'éclectisme. Il faut attendre plus de la moitié de la lecture pour se rapprocher des motifs pour lesquelles elle a été engagée. Si l'on a bien conscience que l'auteur nous présente une synthèse de ses recherches et que celles-ci sont également théoriques, l'exercice prend des tournures scholastiques qu'on souhaiterait plus légères.

Mais, en somme, le problème est ailleurs. Le problème de ce livre est d'abord épistémologique. Nous est lancé sur des dizaines de pages une appréhension du travail en Afrique pensée à partir de l'opposition tradition/modernité. L'opinion défendue par l'auteur est explicitement réaffirmée dans les premières lignes de la conclusion (alors qu'on l'avait quelque peu oubliée au cours des deux chapitres précédents) quand il revient sur la "difficile émergence – saisie à travers ses passages cruciaux, historiques et théoriques – d'un domaine autonome de l'économie et du travail, doté de principes propres et engagé du religieux et du politique" (275). Bien qu'il en cite les auteurs phares, cette approche constitue tout simplement la négation de l'ensemble des postulats et apports d'une anthropologie (voir d'une sociologie) du travail, qui consiste pour une large part à montrer que l'idée "d'un domaine autonome de l'économie et du travail" constitue une posture idéologique libérale (Marx avait-il d'autres visées ?). C'est donc bien avec malaise que se déroule cette lecture tant est maintes fois affirmée l'opposition,

pré-moderne/moderne (aux pages 53, 54, 55, 57, 69, 70, 73, 87, 89, 95 ...), quand il n'est pas tout simplement pas fait référence du "grand partage" (56, 74 ss.). A propos de Durkheim, est présentée comme toujours valable l'opposition entre sociétés à solidarité mécanique et sociétés à solidarité organique. Évidemment, à plusieurs reprises l'auteur entend se prémunir des critiques en estimant les désamorcer par anticipation ("vous allez croire que je veux dire ceci alors que c'est l'inverse ..."), mais ces quelques mots de la page 136 parlent d'eux-mêmes : "ce genre de situations non seulement nous éloignent du salariat 'pur', mais témoignent aussi d'une économie non complètement dominée par l'esprit et la logique capitalistes et dans laquelle de nombreux traits archaïques survivent". Oui, oui ...

Les personnes intéressées par la problématique trouveront dans ce livre des passages intéressants, notamment sur le paternalisme, le clientélisme ou à propos des questions de reconnaissance dans les dernières dizaines de pages. Mais l'on sent un auteur dépassé par ses ambitions théoriques et qui, n'arrivant pas à trouver l'amplitude nécessaire pour remettre l'ouvrage (celui du concept de travail en anthropologie) sur le métier, retombe dans des travers qu'il est gênant de voir imprimés en 2013. Ultimes lignes : une citation convenue d'Achille Mbembe et une tocade dont la charge normative ne résonne que malheureusement trop bien.

Etienne Bourel

**Walthert, Rafael:** Reflexive Gemeinschaft. Religion, Tradition und Konflikt bei den Parsi Zoroastriern in Indien. Würzburg: Ergon Verlag, 2010, 270 pp. ISBN 978-3-89913-799-6. (Religion in der Gesellschaft, 29) Preis: € 35,00

Am Beispiel der Parsen-Gemeinschaft und ihrer Religion des Zoroastrismus in Indien (Mumbai) widmet sich der Autor Rafael Walthert in seiner 2010 publizierten Monografie dem Zusammenspiel zwischen religiöser Gemeinschaft und Moderne (16). Der Autor geht dabei der Frage nach, welche Auswirkungen die Aspekte "Konflikt" und "Reflexivität" auf den gemeinschaftlichen Zusammenhalt und das religiöse Selbstverständnis der Gruppe haben.

Die religionssoziologische Studie wurde im Herbstsemester 2009 von der Philosophischen Fakultät der Universität Zürich (Schweiz) als Dissertation angenommen. Gegenwärtig bekleidet der Autor das Amt eines Assistenzprofessors für Religionswissenschaft an der gleichnamigen Universität. Die Bedeutung der Studie liegt in der vertiefenden Auseinandersetzung mit der Frage nach religiösen Gemeinschaften unter den Bedingungen der Moderne (16). Im Anschluss an eine vorangegangene Studie von Eckehard Kulke aus dem Jahre 1974 zu Parsen in Indien geht es dem Autor um die Folgen der Moderne für die Gemeinschaft anstelle des Blicks auf die Gemeinschaft als Träger des Modernisierungsprozesses (16).

Die Studie besteht aus vier Teilen mit insgesamt elf Kapiteln und zwei Anhängen. Formal ist lediglich das fehlende Abbildungs- und Tabellenverzeichnis zu bemängeln.